

As de cœur.

L'autre soir Fabrice Luchini a fait un éloge mémorable de Céline sur Canal plus, sur le plateau de l'émission de Denisot.

Vendredi en sortant du travail, j'ai fait un crochet pour passer à la FNAC, pour fouiner dans les rayons littérature.

J'ai acheté, *mort à crédit* et *voyage au bout de la nuit*.

Ce qui est assez rigolo, c'est que Céline, pour moi, avant de lire ardoise de Djian, était un écrivain de la trempe de Descartes, Racine, ou Voltaire, et qu'il avait vécu à leur époque reculée.

Et bien non, l'inculte que je suis a découvert que Céline est un écrivain majeur du début du vingtième siècle.

Armé de mes deux livres, j'ai commencé à lire *voyage au bout de la nuit* dans le métro qui me ramenait à la maison.

J'ai lu tout le week-end, sans retrouver l'enthousiasme de Luchini sur le plateau de Canal, sans ressentir le moindre plaisir, sans même trouver que cela soit bien écrit. L'histoire est lourde, le style me déplaît, tout dans ce chef-d'oeuvre me pèse, à croire que je ne suis pas fait pour la grande littérature.

Je me rassurais en repensant à un article que j'ai récemment lu à Florence, il expliquait que si Michel-Ange sculptait aujourd'hui son David, celui-ci, à peine regardé serait dénigré par la critique. Comme quoi un succès, quel qu'il soit est une conjonction de facteurs multiples qui rend insuffisant le talent ou le génie pour percer.

Lundi en partant au travail, j'ai pris machinalement mon livre, j'en ai déjà lu les trois quarts. Je devrais le finir ces jours-ci pour enfin avoir une idée plus précise de ce Céline dont tout le monde se gargarise en se grandissant sur la pointe des pieds en évoquant à mots couverts son nom.

Je ne sais pas ce qu'il y a ce matin, il y a moins de monde qu'à l'accoutumé sur le quai, j'ai quelques minutes d'avance... Un métro d'avance quoi.

Sur le quai en attendant ma rame, je me replonge dans mon livre, qui malgré sa lourdeur m'intrigue et m'oblige à poursuivre ma lecture sans vraiment être maître de cet attrait mystérieux.

Les gens marchent autour de moi, me frôlent, indifférents à ma lecture, indifférents au monde.

Le bon Parisien qui se respecte vit dans sa bulle, seul, entouré par le monde, je n'y échappe pas, ma bulle ce matin est soufflée par Céline.

La rame arrive, elle s'arrête dans un crissement caractéristique, je glisse mon doigt entre les pages ou j'arrête ma lecture et monte machinalement dans la rame comme tous les matins.

J'attends toujours quelques secondes avant de me replonger dans mes lectures. Je peux ainsi m'éloigner d'un clochard plein de puces, ou chercher des yeux une place libre où m'asseoir.

Ce matin, comme cela m'arrive quelquefois, pas souvent mais parfois, je suis attiré par une silhouette. Là-bas, près de l'autre porte, avec ce sac en cuir rouge. Elle me tourne le dos. Oui, je le sais, c'est une jeune femme. Elle aussi a un livre à la main, elle reprend sa lecture quand le métro s'ébranle en partance vers notre avenir.

Mon doigt quitte sa place de marque page, je saisis machinalement mon livre à la main et j'observe discrètement ma nouvelle amie.

Elle regarde sa montre, puis elle se remet à lire comme si elle était seule à bord de cette rame. Elle est si belle, mon inconnue à moi.

Je me suis déplacé sensiblement, j'ai poussé un peu une mémère en tailleur décrépit, ainsi je la voyais presque de profil.

Je la décris, je note mentalement tous les détails qui font que cette jeune femme éveille en moi un je ne sais quoi qui fait toute la différence entre elle et une jeune femme que je ne remarque pas.

Je ne sais pas vraiment combien de temps je l'ai regardée, pas très longtemps, mais à un moment où tout le monde vaquait à son ennui, immobile dans sa solitude, je regardais intensément cette jeune femme, qui certainement sous le poids de celui-ci se retourna sans hésiter un instant et fixa son regard intense dans le mien.

La rame s'est mise à ralentir, la jeune femme scrute le fond de mon âme tout en attrapant le loquet d'ouverture de la porte. Au moment précis où la porte s'ouvrit et qu'elle tourna la tête pour descendre du wagon, j'ai eu l'impression de mettre les doigts dans une prise de courant, j'ai repris mes esprits alors que la rame quittait la station à laquelle j'aurais dû également descendre.

Ce soir-là, de retour du travail, dans mon métro, je recherchais mon inconnue. Peut-être rentre-t-elle par le même métro que moi ?

Poitrine serrée, mains moites, et livre tirebouchonné, j'espérais l'apercevoir, mais la magie du matin ne se reproduisit pas.

En remontant ma rue, dans le noir de cette nuit naissante, je ne pensais qu'à elle, ma nouvelle amie.

Rarement, à vrai dire jamais, je n'ai éprouvé ce sentiment d'amour éperdu, presque physique envers une fille, même d'une superbe fille, non jamais, même pas en rêve.

